

UNE SINGULIÈRE CÉRÉMONIE (1658) DANS LE PROTOCOLE PRINCIER DE LA VALACHIE

TUDOR TEOTEOI
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

Engagé dans la lutte pour le pouvoir suprême à Byzance, le futur empereur Michel VIII Paléologue s'est adonné en 1258 à une manifestation d'excessive déférence envers le patriarche Arsène, en sortant à sa rencontre, puis en s'avançant à pied, tout en tenant les brides du mulet du patriarche. Il a accompli donc l'office d'écuyer du patriarche, cérémonial habituel pour les empereurs d'Occident envers le pape, mais que les Byzantins ont vivement combattu. D'où le caractère singulier du geste de Michel Paléologue en 1258, geste qu'aucun autre empereur byzantin, Michel Paléologue une fois devenu empereur y compris, ne l'a jamais répété. Après la chute de Byzance, le dit cérémonial occidental a pénétré toutefois dans le monde orthodoxe russe, monde qui a développé d'autres particularités dogmatiques et culturelles par rapport à la tradition byzantine suivie dans le reste du monde orthodoxe dominé par la grécité post-byzantine, en dépit des accusations constantes de « latinophronie » que le monde orthodoxe russe portait à l'adresse de l'orthodoxie grecque aux XVI^e et XVII^e siècles. En 1658, le nouvel voïévode de la Valachie, Mihnea III a consciemment imité ce cérémonial, sachant bien qu'aucun des voïévodes d'avant lui ne l'avait accompli, mais en le croyant issu de la plus pure orthodoxie, vu l'exemple russe qu'il invoquait. Mais après ce règne, le monde roumain a bien compris que ce cérémonial ne venait point de Byzance, mais de l'Occident. Par conséquent, ce monde ne l'a jamais mis en pratique après cette année. On doit donc considérer à juste raison ce cérémonial comme singulier dans l'histoire médiévale roumaine, de même que le geste de Michel Paléologue en 1258 a été le premier, ainsi que le dernier dans l'histoire byzantine.

Mots-clé : Aleksej Mihajlovič, tsar russe ; Arsène, patriarche byzantin ; bride de l'âne (ou du mulet) ; Dimanche des Rameaux ; Michel VIII Paléologue ; Mihnea III ; Nikon, patriarche russe ; Paul d'Alep.

Fils du patriarche Macaire III Ibn al Za'im (1647–1672), qu'il a accompagné, en tant que son secrétaire et archidiacre, durant son long voyage en Valachie, Moldavie, Pays des Cosaques et en Russie, Paul d'Alep (1627–1669) est resté bien connu dans l'historiographie par le très détaillé Journal de ce voyage, riche et précieuse source historique, dont la partie concernant les visites effectuées en Moldavie et Valachie a vu tout à fait récemment la lumière de l'imprimerie dans une nouvelle et plus complète traduction roumaine, accompagnée de 1212 notes et compétents commentaires et du texte arabe, opération complexe, due à Mme Ioana Feodorov. Cette parution nous a imposé un changement dans le traitement du sujet choisi auparavant.

Tout d'abord, il faut prendre en considération la terminologie. Paul d'Alep nous a transmis non seulement des toponymes roumains, par exemple Câmpulung, Corbii de Piatră, Fântâna Rece ou Slobozia lui Ianache, mais aussi des termes roumains communs, tels que « basma » (= fichu), « pimniță » (forme populaire pour « pivniță » = cave), « păstrăvi » (= truites), « sanie » (= traîneau), « schelă » (= échafaudage, installation portuaire), « sfat » (= conseil), ou « șanț » (= fossé)¹.

Puis, on nous transmet des états d'esprit et des faits dignes de commentaires. Une fois passés sur la rive gauche du Danube et arrivés à l'église St. Démétrius de Galați, les membres de la suite du patriarche Macaire ont eu une belle surprise pour la première fois durant ce voyage, le son des cloches de l'église, auquel l'auteur ajoute son ardent souhait pour „que Dieu ne nous fasse pas dépourvus de la douceur de leur son »².

1. Les voïevodes roumains et autres souverains chrétiens de l'époque

Après son arrivée à Jassy (25 janvier 1653), la suite du patriarche Macaire a pris une part active aux manifestations de la Cour princière, mais en tout premier lieu aux cérémonies de l'Église. Lors de la liturgie tenue le premier samedi du Carême, en présence du voïevode Vasile Lupu avec son fils Ștefăniță, on a prié aussi pour sa santé, « pour notre prince qui aime le Christ et qui est bien gardé par Dieu, Ioan Vasile vodă, ainsi que pour son épouse *doamna* Ecaterina, et pour son fils, Ștefăniță *vodă* »³. Une formule similaire était utilisée à un repas officiel : après les prières habituelles à la Sainte Vierge, puis aux anges et aux saints, on priait pour la santé du voïevode : « Donne, Seigneur, à notre empereur qui aime le Sauveur, Vasile *vodă*, bonne santé et grâce », de même qu'à sa compagne (*doamna*) et à son fils »⁴. La qualité d'empereur accordée cette fois à Vasile Lupu, et c'est seulement ici qu'on la rencontre, doit être prise dans un sens plutôt métaphorique que réel, car autrement il est toujours « *domnul* », le prince régnant du pays.

Cette constatation s'applique en égale mesure pour le voïevode de la Valachie. Après la mort de Matei Basarab, survenue le 9 avril 1654, quand le calendrier orthodoxe fêtait le troisième dimanche après les Pâques, celui des femmes Myrophores ou « Mironosițe », lors du cérémonial de son enterrement, l'archidiacre du patriarche d'Antioche, notre Paul d'Alep en personne, a prononcé la prière pour la rémission de ses péchés : « et nous prions encore pour l'âme du feu serf de Dieu, Matei *vodă*, le prince qui aime Dieu, ainsi que pour la rémission de ses péchés,

¹ Paul din Alep, *Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, Studiu introductiv, ediția manuscrisului arab, traducere în limba română, note și indici de Ioana Feodorov, București – Brăila, Ed. Academiei Române, Muzeul Brăilei – Ed. Istros, 2014, p. 200, 331, 344, 369, 399, 403, 407, 423–424.

² *Ibidem*, p. 162.

³ *Ibid.*, p. 203–204.

⁴ *Ibid.*, p. 195.

commis de son bon gré, ou malgré lui (*cele cu voie și cele fără de voie*) »⁵. Quelques jours plus tard, lors de la procession organisée le 13 avril en dehors de la ville capitale de Târgoviște par Constantin Șerban Basarab, le nouveau voïévode de la Valachie, on a prié pour que Dieu protège son serf « qui aime le Christ, le prince Ioan Constantin voïévode »⁶. Cette qualité de prince régnant « qui aime le Christ » traduit exactement le byzantin « philochristos basileus », de même que « gardé, protégé par Dieu », qui traduit les épithètes de « theophylaktos »⁷ ou « theophrouretos », mais pour ces dernières avec l'observation que nous les avons rencontrés dans les textes byzantins plus souvent avec référence à Constantinople ou à une autre ville « theosostos », « sauvé par Dieu », qui avait subi donc auparavant un siège ou un attaque ennemi et c'était échappée bien d'un tellement grand danger. Paul d'Alep utilise cette épithète, ainsi que celui de « philochristos », pour un souverain orthodoxe de son temps. Donc, ce souverain n'était pas seulement le voïévode valaque ou moldave. Le tsar Aleksej Mihajlovič est lui-aussi « philochristos », et « theophylaktos »⁸, protégé par Dieu). Le souverain Habsbourg, tout-aussi empereur, était le « *chesar* », terme que Paul d'Alep a dû entendre à l'intérieur de l'espace roumain, car il est témoigné par nos documents de chancellerie.

En dépit des épithètes similaires utilisées, le tsar russe passe toujours avant les voïévodes roumains, il est « le très grand empereur et autocrate »⁹, car même « les serviteurs de ses serviteurs étaient situés, par application, fortune ou leur avoir, sur un plus haut échelon que Vasile Lupu »¹⁰, par exemple. Son nom passait toujours avant celui des princes roumains. Dans l'église patriarcale Saint Georges de Phanar, le diacre mentionnait tout d'abord « le nom de l'empereur de Moscou, Aleksej, de l'impératrice Marie, ainsi que Vasile, le prince régnant (*domnul*) de la Moldavie, et de Matei, le prince de la Valachie »¹¹. Toujours à Constantinople, le même diacre a mentionné « Aleksej, empereur de Moscou, l'impératrice Marie, ainsi que Vasile, le prince de la Moldavie, avec son épouse Ecaterina, Matei, le prince de la Valachie avec son épouse Elina, puis kyr Païsios, le patriarche de Constantinople, et kyr Macaire, le patriarche d'Antioche »¹².

⁵ *Ibid.*, p. 271.

⁶ *Ibid.*, p. 273.

⁷ Dans les textes byzantins tardifs, on utilise d'habitude cette épithète pour désigner une ville byzantine, tandis que l'hagiographe Cyrille de Skythopolis du VI^e siècle l'applique à l'empereur Justinien I^{er} (Chiril de Schitopolis, *Viețile pustnicilor Palestinei*, Texte grec selon l'édition d'Ed. Schwartz, Leipzig, 1939, accompagné de la traduction roumaine due à l'hiéromoine Agapie Corbu, Arad, Maison d'édition Sfântul Nectarie, 2013, p. 141, 301, 351, 353, 359 etc.), mais pas à un empereur protecteur des monophysites, comme Anastase I^{er} (491–518).

⁸ Paul din Alep, *Jurnal*, 2014, p. 286 et 292, 296.

⁹ *Ibid.*, p. 303.

¹⁰ *Ibid.*, p. 304.

¹¹ *Ibid.*, p. 157.

¹² *Ibid.*, p. 286

*

2. Certaines cérémonies laïques et religieuses en Valachie et Moldavie

Paul d'Alep décrit un grand nombre de cérémonies religieuses et laïques, auxquelles il a participé en tant que témoin oculaire pour la plupart. En ce qui concerne la fête du 6 janvier, il observe que « la grandeur, la solennité et la joie publique que j'ai constaté à l'occasion de l'Épiphanie en Valachie n'existe nulle part, et n'a jamais existé ni même chez les empereurs chrétiens <de Byzance>, d'après tout ce que j'ai vu et entendu »¹³. Cette situation devait tirer ses racines dans un passé bien lointain, qui pouvait descendre jusqu'à l'époque des Asénides ou même plus loin en arrière, comme nous avons déjà remarqué¹⁴, vue une affirmation similaire de l'historien byzantin Georges Acropolite. Celui-ci a accompli une mission diplomatique dans la capitale bulgare et a fait la même remarque en ce qui concerne « la splendide célébration » de cette Fête, à laquelle il a pris part le 6 janvier 1261¹⁵. Paul d'Alep renforce cette opinion en ajoutant que « pour cette solennité du Baptême du Seigneur des milliers d'hégoumènes, prêtres, moines et diacres de Valachie et d'autres parties du monde se rassemblent en Valachie, *de pair avec le métropolitain de Târnovo, selon la coutume enracinée (după datină)* »¹⁶.

Quant à l'habitude des voïévodes roumains de jeter de l'argent à la foule à l'occasion des diverses fêtes ou processions religieuses ou laïques, elle venait d'un passé encore plus lointain, lié aux processions consulaires de la Rome antique, transmises au monde de Byzance et du Moyen Âge¹⁷.

Revenant maintenant à la Russie, le pouvoir de cet État transmise aussi à son Église, dépassait de façon considérable celle des autres pays ou Églises orthodoxes. Bien conscient de cette réalité, Paul d'Alep observe qu'un « pauvre » évêché russe, celui de Kolomna, possédait toutefois des revenus matériels supérieures à celle des trois patriarchats orientaux à la fois¹⁸.

Bien fugitives qu'elles soient, ces comparaisons avec les autres milieux orthodoxes sont révélatrices si, à travers ce précieux texte, nous poursuivions d'autres aspects du cérémonial princier, en commençant par l'accueil du patriarche Macaire avec sa suite, avant même d'arriver à la cour princière. En Valachie, cet

¹³ *Ibid.*, p. 250.

¹⁴ T. Teoteoi, *Civilizația statului Asăneștilor între Roma și Bizanț*, în volumul *Răscoala și statul Asăneștilor*, București, 1989, p. 70–102, ici p. 100, n. 127.

¹⁵ George Akropolites, *The History*, Introduction, translation and commentary by Ruth Macrides, Oxford University Press, 2007, cap. 84, p. 369.

¹⁶ Paul de Alep, *Jurnal*, ed. cit., p. 250 (= *Călători*, vol. VI, Bucarest, 1976, p. 115).

¹⁷ T. Teoteoi, *Origine byzantine et valeur comparée d'un détail du cérémonial d'inthronisation des voïévodes roumains du Moyen Âge, selon le récit de Paul d'Alep*, în vol. *Țările Române și Locurile Sfinte*, (The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries, Papers of the Symposium held in Bucharest, 15–18 October 2006), București, Ed. Sophia, 2007, p. 177–196.

¹⁸ Paul de Alep, *Jurnal*, p. 9.

accueil était plus chaleureux qu'en Moldavie, et Paul d'Alep ajoute ici que « les chrétiens de la Valachie sont très pieux et bons croyants. Toujours quand nous entrions dans un village ou une bourgade quelconque, le prêtre, les premiers échelons sociaux avec le menu peuple sortaient à la rencontre de notre père le patriarche et recevaient sa bénédiction, après quoi on nous invitait à table, et puis ils nous faisaient promener aux environs de la localité. Après cette courte halte, nous reprenions le voyage <vers la capitale du pays> ». Une fois arrivés, « à la rencontre du notre père le patriarche est sorti kyr Ignatie, le métropolitain de la ville. Celui-ci était un homme distingué, d'une taille fière, connaisseur des langues turque, persane, grecque et roumaine. Dans sa merveilleuse voiture, il a pris notre père <le patriarche> et ainsi, ils sont entrés ensuite ensemble dans la ville »¹⁹. Bon connaisseur des manuscrits slaves, le métropolitain Ignatie « le Serbe » est mieux connu aujourd'hui, grâce aux investigations récentes des MM. Ivan Biljarski et Ștefan Andreescu²⁰.

3. Une habitude héritée de Byzance: le prince du pays ne sort pas à la rencontre d'un haut prélat

Il s'ensuit donc que le prince du pays (de la Valachie, ainsi que de la Moldavie) ne sortait jamais à la rencontre d'un haut prélat, même s'il s'agissait d'un patriarche. Il faut rappeler qu'une fois arrivé sur mer de Constantinople à Constanța en janvier 1653, le patriarche Macaire avec sa suite se trouvait déjà à Galați vers la fin du même mois de janvier (1653).

Durant cette première partie de leur voyage en Moldavie, le patriarche Macaire avec son fils Paul d'Alep furent montés dans une charrette princière tirée par six chevaux blancs²¹. Le 8 février 1653, le prince voïévode du pays « a envoyé à notre père le patriarche un message destiné à le préparer pour rendre une visite à sa cour. Un dignitaire est arrivé ensuite pour le prendre dans un traîneau, charrette sans roues, qui glisse rapidement sur les chemins couverts de neige ».

Arrivés à la cour princière, le patriarche a eu une première rencontre en tête-à-tête avec le prince et lui a présenté des lettres de recommandation qu'il avait obtenu de la part des patriarches de Constantinople et de Jérusalem. « Chaque fois que le logothète finissait la lecture d'une lettre, le prince se levait debout dans sa chaire, tout en ôtant son couvre-chef »²². Ce dernier détail est confirmé d'ailleurs par les missionnaires catholiques de l'époque chez nous, ainsi que par la première

¹⁹ *Ibidem*, p. 242.

²⁰ Șt. Andreescu, *Popa Ignatie din Nicopol, episcop de Râmnic și mitropolit al Țării Românești. O identificare* (Father Ignatie of Nicopolis, Bishop of Râmnic and Metropolitan of Wallachia. An Identification), dans „Revista istorică” (= RI), 20 (2009), 5–6, p. 413–418; I. Biljarski, *O mărturie despre viața culturală a orașului Nicopol după expediția lui Mihai Viteazul* (Ms. Sin. Slav. 15) (Testimony concerning the Cultural Life of the Town of Nicopolis after Michael the Brave's Expedition, Ms. Sin. Slav. 15), RI, 20 (2009), 5–6, p.419–425.

²¹ Paul din Alep, *Jurnal*, 2014, p. 167.

²² *Ibidem*, p. 181.

rencontre de Matei Basarab avec le patriarche Macaire, déroulée de façon similaire. Originaire de la Candie crétoise, entré dans l'ordre des franciscains, Bernardino Quirini († 1605) avait été nommé évêque catholique en Moldavie et Valachie par le pape Grégoire XIV (1590–1591), à la recommandation du cardinal Giulio Antonio Santori, recteur du Collège grec St. Athanase de Rome. Vue la situation politique assez trouble des deux pays, c'était seulement en 1597 qu'il était arrivé en Moldavie, où régnait alors Jérémie Movilă, qui l'a très bien reçu, avec les « brèves », ou lettres papales qui l'accréditaient, l'une pour le voïevode Jérémie, l'autre pour ses prédécesseurs, en commençant par Pierre le Boiteux (1574–1579 et 1582–1591), qui régnait encore lors du pontificat de Grégoire XIV: « il <le voïevode Jérémie> les a pris dans ses mains, il s'est levé debout et, tout en ôtant son couvre-chef, il les a baisés et les a portés à son front avec beaucoup de piété, soumission et vénération envers le Saint Siège »²³. L'épisode est confirmé dans ses moindres détails par un autre missionnaire arrivé en 1600 en Moldavie, où il a voyagé ensemble avec Quirini. Il s'agit d'Andrea Bobbi di Faenza, ou Andrea di Forlì (≈ 1540–1604)²⁴. Reçu par Vasile Lupu (en 1641) dans une chambre à part, Petru Bogdan Bakšić (ou Pietro Deodato Bakšić, ≈ 1601–1670) souligne qu'à son entrée en tant que missionnaire dans la dite chambre du Palais princier, le voïevode, qui était assis, « s'est levé debout, et tous ses boïars restaient debout, leurs couvre-chefs en main. Après m'avoir donné sa main, le voïevode m'a fait asseoir à sa droite, plus en face que tous ses boïars, et après l'avoir salué, je lui ai remis la lettre de la Congrégation Sacre ; tout en la prenant dans ses mains, il s'est levé de nouveau debout ; après quoi, il a commencé à s'intéresser de notre maître le Pape, de leurs éminences les cardinaux, ainsi que de l'état de l'Église catholique »²⁵.

4. En 1258, Michel Paléologue avait étonné les Byzantins en accordant au patriarche Arsène un honneur à l'occidentale

En dépit de l'attention spéciale payée à l'égard de l'Église par les princes roumains, dont les métropolitains siégeaient assez souvent à côté d'eux, soit à l'occasion des diverses séances ou débats au Palais princier, soit en officiant la liturgie à l'église, les princes moldo-valaques ne sortaient toutefois jamais à la

²³ *Călători străini despre Țările Române*, IV (volume paru sous les soins de Maria Holban, Maria Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru et P. Cernovodeanu), București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1972, p. 35.

²⁴ *Ibidem*, p. 191.

²⁵ *Ibidem*, V (vol. soigné par les mêmes auteurs que le précédent), București, Ed. Șt. et Encicl., 1973, p. 236. Très semblable est la description des audiences de Marco Bandini chez Vasile Lupu, et chez Matei Basarab en octobre 1644 (*Ibidem*, vol. V, p. 312. À l'heure actuelle, nous disposons de l'édition du texte latin, accompagnée de sa traduction roumaine, due au Prof. Traian Diaconescu: Marco Bandini, *Codex. Vizitarea generală a tuturor Biseriilor catolice de rit roman din Provincia Moldova, 1646–1648*, Iași, Éd. Presa Bună, 2006, Pars I, & 5 et 14, p. 48–51 et 56–59). Sur les circonstances de ces événements, v. les analyses de Violeta Barbu, *Purgatoriul misionarilor. Contrareforma în țările române în secolul al XVII-lea*, București, Ed. Academiei, 2008, p. 77–82, 142–165 et alibi.

rencontre du métropolite, pas même au moment de l'entrée de celui-ci dans la cour du Palais princier.

Arrivés à ce point, nous devons remarquer qu'il s'agit ici d'une stricte observance des règles protocolaires qui étaient venues de Byzance. Dans cet ordre des choses, des détails significatifs et tout à fait convaincants sont consignés par les sources de la période tardive de l'histoire byzantine. Au XIII^e siècle, engagé directement, mais de façon secrète, dans la course pour le trône impérial après avoir remplacé le régent assassiné Georges Mouzalon, le futur empereur Michel VIII Paléologue cachait ses vraies intentions par une politique de libéralités envers l'aristocratie et les dignitaires, et d'humilité envers le patriarche Arsène (1255–1259 et 1261–1265). Conscient du rôle primordial qui revenait au patriarche dans les circonstances à venir, il manifestait une attitude de déférence excessive envers celui-ci : à l'arrivée de ce-dernier de Nicée à Magnésie (1258), avec l'élite du clergé et les autres *archiereis*, « dès qu'il apprit cette chose, *Michel Paléologue s'est empressé de sortir à sa rencontre bien avant les autres ; il accorda au patriarche, de même qu'à son saint collègue, le plus grand honneur, en s'avançant à pied et tout en tenant par les brides <chalinoi> le mulet du père le patriarche, il allait devant lui, jusqu'au point où il l'installa dans le Palais impérial même* »²⁶.

Une fois devenu empereur, Michel VIII n'a jamais répété ce geste envers le patriarche, ce qu'on doit considérer comme un épisode tout à fait singulier pour toute l'histoire byzantine. Mais il est fort probable que Paul d'Alep n'ait pas eu une idée bien exacte sur cet épisode byzantin, épisode que nous pouvons rapprocher avec profit d'une autre information précieuse qui pourrait être lue dans son Journal. D'ailleurs on sait très bien, en poursuivant de près le fil de cette narration, que Macaire d'Antioche s'était rendu pour la première fois en Moldavie à l'invitation de Vasile Lupu, et que plutôt par hasard il a pris le chemin vers la Valachie, voyage imprévu et imposé par les troubles qui ont accompagné la fin du règne de ce voïévode de la Moldavie. Mais d'autres troubles ont marqué ici-aussi la fin du règne de Matei Basarab, avec de notables prolongements dans les années suivantes.

5. Bogdan Hmelnicki montre une déférence particulière au patriarche Macaire III d'Antioche, et Paul d'Alep est vivement ému par cette déférence

C'est ainsi qu'après ce nouveau séjour en Valachie, nous retrouvons les voyageurs arabes sur la route qui les menait de Moldavie à Moscou, durant l'été de 1654. En traversant le pays des Cosaques, dans la partie orientale de ce pays de

²⁶ G. Pachymères, *Relations historiques*, éd. A. Failler, traduction par V. Laurent, vol. I, Paris, 1984 (=CFHB, XXIV, 1), p. 103, r. 21–23. Une dernière analyse comparée de ce fragment, accompagnée de la plus riche et la plus récente bibliographie, se trouve chez Ionuț-Alexandru Tudorie, *Et tenentes frenum equi ipsius ... altfel despre relația dintre împăratul și patriarhul bizantin în secolul al XIII-lea (Et tenentes frenum equi ipsius ... a New Approach in the Relationship between the Byzantine Emperor and Patriarch)*, RI, 24 (2013), 5–6, p. 439–460, avec de remarques bien fondées sur l'*officium stratoris*, ainsi que sur la circulation de la *Donatio Constantini* à Byzance.

confession orthodoxe, ils ont pu jouir d'une très agréable surprise de la part du chef politique de ceux-ci, le « hatman » Bogdan Hmelnicki. Avant d'entrer dans le centre du pouvoir des Cosaques, une bonne nouvelle est arrivée pour le patriarche, selon laquelle Hmelnicki venait personnellement à sa rencontre, pour le saluer. « Et nous sommes sortis à sa rencontre ... Il (Hmelnicki) s'est approché alors <de nous>, tout en venant de la porte de la ville avec une nombreuse suite, de sorte que personne n'aurait pu se rendre compte qu'il était l'un des leurs, car tous ceux qui se trouvaient autour de lui portaient des vêtements de riche apparat et des armes à la choix, tandis qu'il était mal et piteusement vêtu et portait des armes sans prix. Dès qu'il a aperçu de loin notre père le patriarche, *il est descendu de son cheval avec tous ceux qui l'accompagnaient, et ainsi il s'est avancé et s'est agenouillé devant lui, tout en lui baisant le bas de son vêtement une fois et encore une fois* (c'est nous qui soulignons), puis il a baisé la croix et sa main droite. Et notre père le patriarche l'a baisé à son tour sur le sommet de sa tête. Voyez-vous ces choses, princes de Moldavie et de Valachie²⁷ ? Par cette interrogation, l'auteur se permet sur une vive critique à l'adresse des voïévodes de ces deux pays, qui n'ont jamais témoigné leur déférence envers le patriarche avec le mêmes signes montrés par Bogdan Hmelnicki, un homme qui vivait d'une façon très modeste, comparable au grand empereur Basile I^{er} le Macédonien (867–886), aux dires du même Paul d'Alep ; qui plus est, Hmelnicki ne disposait ni de dignitaires de cour, donc ni de chancellerie ou d'un appareil d'État, « selon l'habitude des empereurs, et même selon celle des voïévodes », qui s'asseyaient eux-mêmes au bout de la table, tandis que Hmelnicki réservait cette première place au patriarche, et pour lui une place à côté de celui-ci²⁸.

6. Au XIV^e siècle, les souverains serbes payaient une attention semblable à l'égard de leur métropolitain, le futur patriarche de Pec

Ce qui est étonnant ici, mais seulement à un premier et très superficiel regard, c'est le fait que c'étaient les princes roumains qui s'inscrivaient ici dans le sillage parfait de la tradition byzantine, sans sortir à la rencontre du patriarche ou de n'importe quel haut prélat de l'Église, tandis que le comportement de Hmelnicki se rapprochait plutôt de la déférence manifestée par Stefan Dušan (Étienne Douchan) au XIV^e siècle envers son plus haut prélat, alors qu'il était encore *kral* serbe, dans un exemple tiré des Mémoires historiques de l'ex-empereur Jean VI Cantacuzène²⁹.

²⁷ Paul d'Alep, *Jurnal*, 2014, p. 287.

²⁸ *Ibidem*, p. 288.

²⁹ Pendant la guerre civile entre Cantacuzène et le parti de la Cour impériale, au printemps de l'année 1342, Cantacuzène se trouvait en quête de nouveaux alliés. Dans ce but, il s'est rendu au pays du *kral* et futur tsar „des Serbes et des Grecs“, Étienne Douchan. Dans la localité Tao, mot qui signifie «paon», située aux environs de Priština, ils ont conclu un accord d'alliance, qui devait être confirmé par l'archevêque Ioannikije, le futur premier patriarche serbe. Arrivé à la maison royale qui se trouvait dans la dite localité, le *kral* „est sorti à sa rencontre jusqu'au milieu de la cour, **a saisi de ses mains les brides du cheval monté par l'archevêque**, en l'amenant ainsi jusqu'à la place où l'archevêque devait descendre”. Il a salué ici, lui le premier, l'archevêque, tout en recevant à son tour

À la base de cet exemple, nous avons soutenu³⁰, en nous inscrivant d'ailleurs dans le sillage dressé par d'autres historiens, que cette manière d'agir du roi serbe trouvait ses racines dans l'Occident médiéval et non à Byzance, comme on pourrait admettre d'habitude, vue la tradition orthodoxe si forte dans ce pays. Mais la règle générale n'exclut point une exception de la taille de celle-ci. Poussons plus loin ces détails, pour mieux en saisir les nuances.

7. Au XII^e siècle, les Byzantins voyaient chez eux l'*officium stratoris*, une habitude « latine » qu'ils détestaient

Allons encore un peu en arrière, tout d'abord au XII^e siècle, dans le monde des États latins parus en Orient à la suite des Croisades. Chez Jean Cinname (Kinnamos), historien byzantin du dit siècle et bon connaisseur du monde latin d'Orient, hors de la fameuse diatribe dirigée contre les empereurs d'Occident, qui rabaissaient leur degré d'humiliation envers les papes jusqu'à remplir personnellement l'office d'écuyer de ceux-ci³¹, nous trouvons le récit d'un cérémonial de triomphe organisé par un empereur byzantin dans une grande ville conquise par lui. Il s'agit de l'entrée victorieuse de Manuel I^{er} en Antioche (1159), alors capitale d'une Principauté latine issue de la Première Croisade, dont la situation géopolitique entre l'Empire byzantin et le Royaume de Jérusalem s'avérait assez fragile. Le

sa bénédiction. „Car pour l'empereur (Jean Cantacuzène) il n'était point du tout bienséant ou convenable qu'il sorte de sa maison à la rencontre de l'archevêque, et c'est donc ainsi qu'il a attendu l'archevêque à l'intérieur de la maison, selon l'habitude des empereurs rhoméïques, où il l'a salué et a reçu la bénédiction de sa part“ (Ioannis Cantacuzeni eximperatoris, *Historiarum libri IV*, éd. L. Schopen, vol. II (livre III), Bonn, 1831, p. 274 (cf. aussi G. Ostrogorsky, *Zum Stratordienst des byzantinischen Herrschers in der byzantinisch-slavischen Welt*, « Seminarium Kondakovianum » (= SK), Prague, VII, 1935, 187–204, ici p. 192). La coutume byzantine était donc bien différente de celle qui était pratiquée par Étienne Douchan, qui se conduisait envers son archevêque un peu à l'occidentale, donc de la même façon que Renaud de Châtillon envers le patriarche latin d'Antioche, comme on le verra plus loin dans notre texte.

³⁰ T. Teoteoi, *Împăratul călare – un detaliu neglijat din ceremonialul bizantin*, dans « *Euharistirion* Patriarhului Daniel al României », vol. coordonné par Varlaam, évêque-vicaire patriarcal, et Prof. Emilian Popescu, București, Editions Basilica du Patriarcat Roumain, 2011, p. 466–467.

³¹ « Il ne leur suffit pas d'usurper la grandeur impériale contre tout droit, en s'attribuant l'*imperium*, mot qui signifie la puissance suprême, mais encore ils osent dire que l'empire de Byzance est distinct de celui de Rome. J'en ai souvent pleuré en y pensant. Comment, comment la puissance de Rome a-t-elle été vendue au détail à des barbares et à des esclaves grossiers ? Depuis lors, elle n'a eu ni patriarche, ni encore moins de prince : car celui qui est investi de la dignité impériale et marche à pied, attitude indigne de lui, devant le patriarche <c'est-à-dire devant le pape> à cheval, et remplit les fonctions d'écuyer ; et le prêtre <toujours le pape> l'appelle *imperator*, en le mettant sur le même rang qu'un basileus. Comment et d'où, mon brave, t'est venu l'idée que les basileus de Rome pouvaient servir d'écuyers ? Tu ne l'as pris nulle part : toi, tu mens en l'appelant patriarche, et l'autre te donne un titre impérial de mauvais aloi » (Ioannis Cinnami, *Historia*, éd. Aug. Meineke in *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, Bonn, 1836, V, 7, p. 219, cité ici d'après Jean Cinnamos, *Chronique*, traduite par J. Rosenblum, Nice, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1972, p. 144).

prince d'Antioche, Renaud de Châtillon, avait essayé d'améliorer sa situation sur le compte des revenus assez consistants du patriarche latin d'Antioche, Amaury. Mais tout en sentant son pouvoir menacé tant par le roi Baudouin III de Jérusalem, que par l'empereur de Byzance, Renaud s'est vu obligé d'adoucir sa position envers le patriarche Amaury, en lui accordant l'honneur habituel dans la tradition occidentale dès la période carolingienne. « Radouci, Renaud lui rendit ses vêtements et le mena à cheval par la ville selon le cérémonial habituel, lui-même à pied et tenant le cheval par le cordon qui pendait de la housse »³². Cette coutume avait une longue histoire dans l'Occident médiéval, une de ses premières attestations datant du VIII^e siècle : en vue des discussions avec le pape Étienne II (752–757), le roi franc Pépin le Bref est sorti à cheval à sa rencontre (6 janvier 754), « portant par les brides le cheval du pape »³³.

L'attitude de Hmelnicki envers le patriarche orthodoxe Macaire d'Antioche était donc similaire à celle que Renaud de Châtillon avait adoptée au XII^e siècle envers le patriarche latin d'Antioche. Mais elle était similaire aussi à celle adoptée par Michel VIII Paléologue envers le patriarche Arsène un siècle plus tard, ainsi qu'à celle témoignée par Étienne Douchan envers son archevêque, futur patriarche serbe à Peć, après le couronnement comme empereur de son maître laïque, le même Étienne Douchan, en avril 1346. L'observance de cette coutume par le souverain serbe prouve la pénétration des influences occidentales en Serbie médiévale. Comme nous allons le voir, elles ont trouvé un terrain favorable de se manifester même dans une Russie issue de la domination tartare. Le fait que Michel VIII Paléologue n'a jamais répété son geste de 1258 après être devenu empereur plénier à Constantinople, souligne une fois de plus combien étrange semblait cette habitude aux Byzantins. Aux yeux de ceux-ci, l'empereur ne pouvait jamais servir d'écuyer d'une autorité ecclésiastique, pas même des plus hautes, comme le patriarche œcuménique.

8. L'« officium stratoris » pratiqué dans la Russie post-byzantine (XVI^e – XVII^e siècles)

Mais après la chute de Byzance, en Russie, le plus grand pays orthodoxe, certaines particularités, tenant plutôt des manifestations du culte religieux que d'ordre dogmatique, se sont développées et consolidées tellement qu'au XVII^e siècle, au moment même de la visite du dessus-dit patriarche Macaire d'Antioche à

³² I. Cinnami *Historia*, éd. A. Meineke, IV, 18, p. 182, sau J. Kinnamos, *Chronique*, trad. J. Rosenblum, p. 123.

³³ August Franzen, Remigius Bäumer, *Istoria papilor. Misiunea lui Petru în ideeă și realizarea ei istorică în Biserică*, Traduction du P. Romulus Pop, București, Éd. de l'Archevêché Romain-Catholique, 1996, p. 110. On trouve d'autres exemples chez R. Holtzmann, *Der Kaiser als Marschall des Papstes*, in „Schriften der Strassburger Wissenschaftlichen Gessellschaft in Heidelberg”, N.F., 1928, 8. Heft, puis Idem, *Zum Strator- und Marschalldienst*, „Historische Zeitschrift”, 145, 1931, p. 301–350; v. aussi G. Ostrogorsky, *Zum Stratordienst*, SK, VII, 1935, p. 187–189.

Moscou, le patriarche russe Nikon (1652–1658) avait déclenché une action énergique pour corriger ces manifestations particularistes du culte de l'Église orthodoxe russe par rapport au reste du monde orthodoxe post-byzantin. Il avait également entrepris la correction des manuscrits et des livres liturgiques russes, opération de grand style et de longue haleine, destinée à remettre la vie religieuse et l'Église russe dans le sillage plus strict de la tradition byzantine. Mais ses initiatives ont produit un véritable schisme dans l'Église russe, celle des « vieux croyants » ou adeptes de la *staroverie*, avec des conséquences qui se prolongent encore de nos jours. Mais il s'agit ici d'un sujet bien différent.

Ce qui nous semble toutefois en étroite liaison avec le cérémonial, c'est le fait qu'au fur et à mesure que l'Église russe avait développé, au cours des XV^e–XVI^e siècles, des particularités, plutôt des pratiques culturelles bien différentes par rapport à celles que l'orthodoxie grecque post-byzantine enseignait et promouvait, des influences occidentales se propageaient peu à peu dans l'orthodoxie russe, en dépit des accusations de « latinophonie » que celle-ci portait à l'adresse des autres Églises orthodoxes, celles de la grécité post-byzantine en tout premier lieu.

Les régions occidentales ou le Nord-Ouest de la Russie ont représenté le réseau principal de ces influences dans cet immense territoire de l'orthodoxie russe. Par la même filière s'explique aussi la pénétration de la *Donatio Constantini* dans les textes slaves de droit canonique³⁴ (y compris sur le sol roumain). Mais l'influence occidentale qui nous intéresse ici a été signalée d'abord à Novgorod, vers la moitié du XVI^e siècle. Le hiérarque du lieu monte ici sur un âne, chose habituelle à Byzance aussi, mais en Russie les brides de cet âne étaient tenues, à l'occasion des certaines fêtes religieuses (du Dimanche des Rameaux en occurrence), par la plus haute autorité laïque du lieu³⁵, et par conséquent, par le tsar même à Moscou³⁶, jusqu'à la dernière décennie du XVII^e siècle (le patriarcat russe ayant été aboli en 1700). Issu de l'Occident médiéval, ce détail importé en Russie au XVI^e siècle avait été vivement combattu et repoussé par les Byzantins.

Il est remarquable que c'est toujours Paul d'Alep qui fournit la meilleure preuve et la plus suggestive description de ce cérémonial qu'il a pu observer en tant que témoin oculaire à Moscou, le jour du Dimanche des Rameaux de l'année 1655. « Le patriarche Nikon a proposé à notre père <le patriarche Macaire d'Antioche>

³⁴ Francis Dvornik, *Slavii în istoria și civilizația europeană*, Traducere de Diana Stanciu, București, Ed. ALL, 2001, p. 447–448.

³⁵ G. Ostrogorsky, *Zum Stratordienst*, SK, Prague, VII, 1935, p.195 et 196, n. 29. F. Dvornik, *Slavii*, p. 462, n. 9. V. aussi T. Teoteoi, *Împăratul călare*, dans « Euharistion Patriarhului Daniel al României », 2011, 467; Idem, *Semnificațiile activității desfășurate în Rusia (1655–1669) de viitorul mitropolit Dionisie al Ungrovlahiei (1672)*, in *Istoria: Utopie, Amintire și Proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*, volume edité par Radu G. Păun et Ovidiu Cristea, Iași, Éd. de l'Université « Alexandru Ioan Cuza », 2013, p. 93–115, ici p. 109.

³⁶ Une description de cette cérémonie à Moscou chez Nikolaj Tal'berg, *Istorija Russkoj Cerkvi*, 2^e éd., Moscou, Maison d'éd. du Monastère Sretenskoe, 2009, p. 391; d'autres précieuses détails, à côté d'une bibliographie ancienne et récente, et de trois représentations gravées ou peintes, dans Wikipedia / Ru / *Šestvie na osljati* (informations dues à Alexandr Varona).

de monter à sa place le cheval préparé pour lui <le patriarche Nikon>, mais celui-ci n'a pas voulu se conformer <à cette proposition>, car de cette posture de spectateur il pouvait mieux regarder cet étonnant rituel qui a lieu chez les Russes le jour de la fête des Rameaux, et ce spectacle nous a enchanté. On a apporté alors au patriarche <Nikon> un siège bas, couvert d'un tissu noir, et à l'aide de ce siège le patriarche a monté à cheval, assis sur sa selle les pieds suspendus d'un seul côté et appuyé sur un dossier ; il avait la croix dans sa main droite, et l'Évangile dans la gauche. Un représentant du tsar s'est approché puis et, tout en tenant le cheval par son long licou, l'a conduit en s'avancant à petits pas lents, devant le patriarche. Si le tsar aurait été alors présent à Moscou, il aurait lui-même conduit le cheval avec sa main droite, comme il le faisait d'habitude »³⁷.

Il y a aussi une révélatrice image de cette cérémonie, déroulée deux décennies auparavant à Moscou, le Dimanche des Rameaux de l'année 1636, alors à la date de 10 avril, qui est reproduite dans un livre d'Adam Olearius³⁸.

9. À l'instar du tsar russe, le voïevode Mihnea III accomplit l'office d'écuyer pour son métropolitain (1658)

Chose hautement intéressante, ce détail du cérémonial de la cour russe est arrivé à la même époque de Paul d'Alep aux oreilles de l'un des princes roumains : il s'agit de Mihnea III (1658–1659), qui l'a mis personnellement en pratique, le jour du Dimanche des Rameaux de l'année 1658, car il le croyait issu de la plus pure orthodoxie. Et voilà ce que Paul d'Alep écrit à ce propos : « Ils <c'est-à-dire les gens de la Valachie> nous ont raconté plus tard que ce nouveau voïevode < Mihnea III en 1658> a disposé qu'à l'occasion de la Fête des Rameaux on accomplisse le rituel moscovite exactement, avec beaucoup de zèle et tous les soins nécessaires, car ce prince était très humble et pieux. Il avait passé plus de vingt cinq ans dans le palais de l'empereur <il s'agit du sultan>, parmi les Turcs. Personne ne doutait de son ardente croyance. Car chaque lundi il invitait chez lui les prêtres pour préparer de l'eau bénite (*hagiasma*), pour se confesser et recevoir la communion. Il cherchait toujours les églises, priait sans faille durant la matinée et au soir. Par la suite, il est devenu très pieux et grand adversaire de ceux qui guerroyaient sans cesse. *Et maintenant, à l'occasion de la Fête des Rameaux, une ferme pensée avait surgi dans son cerveau, celle de faire chez lui tout ce que l'empereur <russe>*

³⁷ Paul d'Alep (Pavel Aleppskij), *Putešestvie antiohijskogo Patriarha Makarija v Rossiju v polovine XVII veka, opisannoe ego synom, arhidjakonom Pavlom Aleppskim*, traduction du texte arabe en russe avec des notes par Giorgi A. Murkos, 2^e éd., Moscou, 2005 (1^{ère} éd. Moscou, 1896–1898), p. 384 (précision due à Mme. Andreea Dunaeva).

³⁸ A. Olearius, *Vermehrte Neue Beschreibung der Muscovitischen und Persischen Reyse*, Schleswig, 1636, p. 132a, ouvrage réédité en facsimile par Dieter Lohmeier, Tübingen, 1971, image reproduite par Ovidiu Olar, *Mihnea al III-lea și Roma (1658–1660)*, dans le vol. *Aut viam inveniam aut alteram faciam. In honorem Ștefan Andreescu*, édité par Ovidiu Cristea, Petronel Zahariuc, Gheorghe Lazăr, Iași, Éd. de l'Univ. « Alexandru Ioan Cuza », 2012, p.439–450, ici p. 440.

faisait à Moscou, ayant en vue surtout le fait qu'aucun des voïévodes d'avant lui n'avait jamais accompli un tel cérémonial. À ce dessein, il a habillé les soldats chrétiens avec les plus beaux vêtements et il est sorti en grande pompe, avec une nombreuse suite. Le métropolite du pays allait en chevauchant sur un âne, habillé de tous ses vêtements liturgiques, tenant l'Évangile et la croix dans sa main droite, tandis que le voïévode en personne tenait les brides. Il allait à pied, accompagné de tous les dignitaires de sa cour, chacun portant son cheval du licou » <c'est nous qui soulignons>³⁹. Bien sûr, ni Paul d'Alep, qui consigne ce fait, ni Mihnea III, qui l'avait une seule fois mis en pratique, ne savaient rien de ses origines occidentales, ni de l'hostilité des Byzantins contre cette coutume des « Latins ».

*

10. Le caractère singulier de la cérémonie qui a eu lieu à Bucarest en 1658

Le voïévode Mihnea III était donc au courant avec les événements et les états d'esprit de la Russie de son temps, mais leur interprétation n'était point la plus correcte de sa part, du point de vue politique. Au cours des décennies suivantes, le monde roumain est devenu de plus en plus connecté aux réalités russes, considérablement changées sous les règnes d'Aleksej Mihajlovič Romanov (1645–1676) et du fils de celui-ci, Pierre le Grand (1682–1725). Ces changements ont affecté les domaines politique et religieux aussi. Au cours de cette seconde moitié du XVII^e siècle, la réforme initiée par le patriarche Nikon a considérablement rapproché l'orthodoxie russe de son filon gréco-byzantin, mais ses idées de suprématie du pouvoir spirituel sur l'autorité laïque, facilement compréhensibles pour un ancien métropolite de Novgorod (1648–1652), ont subi une sévère défaite. Tirant leur origine dans la doctrine papale de la théocratie pontificale, doctrine tout à fait surannée même pour cette étape d'évolution du christianisme en Occident, ces idées semblaient *a fortiori* très étranges au monde de l'orthodoxie post-byzantine, héritier fidèle de la doctrine byzantine traditionnelle sur les rapports entre l'État et l'Église. Légataires de cette tradition, les représentants de l'orthodoxie grecque présents alors dans la Capitale russe ont soutenu les mesures prises par Nikon pour placer l'orthodoxie russe dans le sillage de la tradition byzantine, mais ont résolument abandonné ses essais de devenir une sorte de pape russe. Par conséquent, ils se sont rangés donc à côté du tsar russe, décidé clairement de suivre la voie qui eût lui conféré les pouvoirs d'une sorte de calife chrétien à l'occidentale.

³⁹ Paul din Alep, *Jurnal*, 2014, p. 411–412. Nous partageons ici pleinement l'opinion de O. Olar, *op. cit.*, p. 439–443, n. 1, selon laquelle le patriarche Macaire d'Antioche n'avait pas été en mesure de suggérer au voïévode Mihnea III l'idée de célébrer le Dimanche des Rameaux à la russe, car à ce moment de l'année 1658 celui-ci n'était pas encore arrivé à Bucarest, en se trouvant alors à Câmpulung, sur la route de son retour de Moscou à Bucarest. Le Journal de Paul d'Alep dresse un récit assez circonstancié de ce sujet.

Un tel représentant de la grécité post-byzantine à Moscou a été à cette époque Denys ou Dionysios l'Ibérite, futur métropolite de la Hongrovalachie (1672). Les débuts de sa carrière monastique sont liés au monastère athonite connue dès la période byzantine comme celui des moines géorgiens, *tōn Ibērōn* ou Iviron. En vertu de l'affection que dès son enfance le voïévode Radu Mihnea gardait pour ce monastère, il lui avait dédié la plus fameuse fondation de sa famille qui de nos jours encore porte son nom : il s'agit de Radu Vodă, monastère aujourd'hui assez proche du centre de la ville de Bucarest. Sur cette filière était venu notre Dionysios dans le dit monastère de Valachie, au temps du règne de Matei Basarab. Les troubles qui ont continué ici après la mort de ce voïévode, ont dû jouer un grand rôle dans sa décision de quitter ce pays, pour aller chercher la cour d'un autre souverain orthodoxe du temps, le tsar russe, dont le pouvoir allait s'agrandir continuellement.

Arrivé à Moscou en juin 1655, comme d'autres représentants du clergé orthodoxe de l'époque, Dionysios est resté dans la capitale russe jusqu'en 1669, année de son retour à Bucarest, en passant par la capitale moldave de Jassy. Dans ces circonstances, il a dû connaître les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem qui, toujours en quête d'aides pour leurs Églises, voyageaient souvent chez nous et en Russie. Il a connu aussi Païsios Ligaridēs, ce-dernier resté en Russie jusqu'à sa mort (survenue en 1678 à Kiev, sur la route de son retour vers le monde orthodoxe roumain ou balkanique).

Après sa rentrée à Bucarest, Dionysios envoyait une lettre à Païsios Ligaridēs, qu'il avait laissé à Moscou, pour le mettre au courant avec les dernières nouveautés de Bucarest et Jassy, parmi lesquelles s'inscrivait l'arrivée du jeune patriarche Dosithée de Jérusalem à Bucarest, en février 1669. Au moment de la rédaction de cette lettre, le 11 avril 1670, Dosithée avait l'intention de se rendre en Moldavie, où le voïévode Duca Vodă l'attendait avec impatience, car il était « grand ami du Saint Sépulcre et de Sa Sainteté le patriarche ». Dans cette même lettre, Dionysios s'arroe le mérite d'avoir mis non seulement le patriarche Dosithée, mais aussi l'opinion publique de Valachie et Moldavie, au courant avec les choses qui s'étaient passées en Russie, mieux dit qui venaient de se passer et qui étaient encore en train de se passer en Russie, ainsi qu'avec leur correcte évaluation. « Aussitôt arrivé ici <en Moldavie et Valachie>, pour m'exprimer brièvement, j'ai trouvé tout le monde, princes, hiérarques, boïards, très confus et embrouillés, à cause des paroles colportées par des gens manqués de bon sens et sans jugement au sujet de l'affaire Nikon. Et tous étaient furieux contre les deux saints patriarches <Païsios d'Alexandrie et Macaire d'Antioche> qui se trouvaient alors à Moscou ; ils m'ont demandé donc impérieusement des explications détaillées concernant cette question. Dès le moment qu'ils ont reçu de ma part des éclaircissements précises et toute la vérité sur cette affaire, avec des informations exactes et sûres concernant ces événements, tous ont brusquement changé d'avis,

en désapprouvant et en blâmant de façon sévère l'action de Nikon »⁴⁰. Initialement très favorable à Nikon, l'opinion publique de chez nous est devenue brusquement hostile à celui-ci. On doit mettre ce changement soudain d'attitude sur le compte de ces représentants de l'orthodoxie grecque qui, chez nous comme en Russie, dirigeaient l'évolution des choses dans leur propre intérêt et remplissaient l'office de modeler et diriger l'opinion publique selon leurs désirs et options⁴¹.

Dans ces circonstances, il est fort probable que le monde roumain aura vite compris qu'un cérémonial tel que celui qui a été organisé par Mihnea III au Dimanche des Rameaux de l'année 1658 ne venait pas de Byzance, mais du monde occidental. Par conséquent, on constate qu'il n'a jamais été répété après ce moment. Aucune autre source de l'histoire roumaine ne le mentionne ni avant, ni après ce moment.

Cet épisode de 1658 est donc singulier dans l'histoire médiévale des Roumains, comme singulier dans l'histoire byzantine s'est avéré aussi le geste de Michel Paléologue envers le patriarche Arsène, accompli quatre siècles auparavant. Le fait que l'initiative du futur empereur, fondateur de dynastie, était inconnue et inhabituelle jusqu'alors pour les Byzantins est prouvé par l'étonnement avec lequel Pachymérés la raconte, et qui nous assure que le même état d'esprit a caractérisé aussi les Byzantins de l'entourage de Michel Paléologue qui y ont assisté, en qualité de témoins oculaires. Le caractère exceptionnel du geste de Michel VIII Paléologue est souligné par le fait qu'il n'a pas eu de suites à Byzance, jusqu'à la fin de cet empire.

Si on met la cérémonie déroulée à Bucarest en 1658 à côté de l'épisode byzantin initié par le fondateur de la dernière dynastie byzantine à Magnésie en 1258, on peut facilement se rendre compte qu'il s'agit de la même chose en essence, en dépit de certaines différences concernant certains détails, ainsi que des connaissances ou des motivations que leurs initiateurs partageaient sur son origine : Michel VIII savait bien ses racines occidentales, mais espérait une attitude plus favorable du patriarche Arsène envers ses futures actions politiques, tandis que le voïévode Mihnea III croyait que la cérémonie venait de la plus stricte orthodoxie. Mais le monde orthodoxe roumain s'est vite rendu compte de son filon occidental. Grâce aux délimitations et éclaircissements apportées par le déroulement des choses durant cette période, grâce à une meilleure connaissance que le monde roumain a acquis sur le monde russe après ce moment, la cérémonie de 1658 représente un épisode tout à fait singulier, car il est non seulement le premier, mais aussi le dernier dans l'histoire roumaine.

⁴⁰ B.L. Fonkič, *Pis'mo Dionisija Ivirita Paisiju Ligaridu*, dans „Byzantinorussica”, 1, Moscou, 1994, p. 114–126, ici p. 119–120; T. Teoteoi, *O scrisoare a lui Dionisie Iviritul privind raporturile lui Paisie Ligaridis cu patriarhii Ierusalimului (1670)*, dans *Corneliae Papacostea-Danielopolu in Memoriam*, București, 1999, p. 1–8, ici p. 2.

⁴¹ T. Teoteoi, *Semnificațiile activității ...*, dans *Études d'histoire offertes au Professeur A. Pippidi*, Iași, 2013 (cf. *Supra*, n. 35), p. 109–111.

